

Gabrijela Vidan

L'«Encyclopédie» — à propos de quelques recoupements de géographie politique et historique

Jetez les yeux sur cette grande république de l'Europe partagée en grands états plus rivaux qu'ennemis.*

Feuilleter la première édition, l'édition dite parisienne, de l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert qui se trouve en possession de l'Institut Français de Zagreb, représente un rare plaisir pour le dix-huitiémiste échoué en terre lointaine: aussi les distances géographiques se trouvent-elles immédiatement réduites, la communication spirituelle se rétablit et les multiples curiosités qui s'offrent au lecteur privilégié, parce que marginal et étranger, deviennent à ses yeux une appréciable compensation.¹

Parler de travail d'équipe où quelques-uns travaillent toujours davantage que les autres, de compilation indispensable, facilement tout aussi hâtive que fautive, de sources de première ou de seconde main, à partir de références directes à l'histoire et à la géographie politiques d'une partie de l'Europe du sud-est, pourquoi pas? - mais comment s'interdire de glisser par-ci par-là sur des problèmes plus généraux, traitant du statut de l'histoire, de la véracité des faits et des points de vue qui s'en dégagent.

* Cf., article *Honnête*, vol. VIII, p. 257. Il a été, après les travaux de Herbert Dickmann, définitivement rendu à Saint-Lambert; voyez Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, édition de 1967, Paris, p. 513.

¹ Cette brève étude n'est que le début d'une vaste enquête qui sera menée sur l'*Encyclopédie* par ce biais qui nous semble, à bien des égards, particulier.

Dans son imposant article *Histoire*,² Voltaire, en parlant des méthodes à suivre en vue de rédiger un véritable tableau historique et répondant à la curiosité de son futur lecteur, constate, sans plus: «Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?». Et plus loin: «On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie». Effectivement, les modèles devront être autres, car le lecteur ne dispose pratiquement d'aucune connaissance préalable de la matière, et il faut pour cela lui fournir des références de nature comparative, des points de repère utilisables sans pour autant le dépayser par trop de données dénuées de sens. Mais tout contexte, tout rapprochement, toute dissociation implique un choix, un point de vue, une «philosophie», et ce n'est pas par hasard que Diderot s'est écrié dans sa fameuse lettre à Le Breton, responsable de retranchements vitaux dans des textes, à ses yeux, trop hardis: «Vous avez oublié que ce n'est pas aux choses courantes, sensées et communes, que vous devez vos premiers succès; qu'il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie, de mathématiques et même d'arts; et ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs».³ L'éclat de la voix courroucée de Diderot peut longtemps résonner dans nos oreilles, nous faire rêver même, mais est-ce le cas d'y croire lorsqu'il s'agit d'un coin obscur et éloigné de l'Europe, point de rencontre privilégié — et si souvent abusé — de tant d'intérêts et de tant de conquérants différents, mais heureusement lointains pour les Français? Difficilement; cependant maintes remarques et nombre d'indices divers méritent notre attention.

A supposer qu'il y ait eu un lecteur curieux de connaître cette partie de l'Europe, ses us et coutumes, ses langues, ses religions, ses systèmes de gouvernement, qu'aurait-il appris? Beaucoup et peu, suivant sa persévérance, son sens d'orientation sagace et sa débrouillardise; car il faut dire que les ren-
is — «prévus de loin et préparés avec adresse», «ouvrage de l'homme de génie», comme les avait aimablement qualifiés Diderot — aident à passer d'un sujet à un autre en établissant un

² Cf., article *Histoire*, section «De la méthode, de la manière d'écrire l'histoire, et du style», Vol. VIII, p. 225.

³ Cf., Lettre du 12 novembre 1764, *Correspondance*, édition Roth, vol. IV, p. 303, Paris, 1958.

lien tenu de causalité ou simplement de rapprochement obligé. Mais ils mènent quelquefois sur des fausses pistes ou plutôt ils ne mènent nulle part; dérouter un lecteur malveillant, tant mieux, mais offrir des casse-tête au lecteur bien intentionné, il vaut mieux s'en passer. Expliquons-nous.

Parmi les renvois particulièrement fructueux, nous signalons la curieuse nécessité qu'éprouve l'auteur de l'article *Allemagne*⁴ — un »grand pays«, qui a reçu une attention très sommaire, le texte est relativement court — à rapidement renvoyer son lecteur à l'article *Compagnie*.⁵ Il s'agit, on le devine assez bien, de faire comprendre comment fonctionne efficacement — est-ce un exemple à suivre? — sur le plan économique, monétaire, mais surtout commercial ce «composé d'un grand nombre d'états souverains et libres»⁶ et l'auteur a raison c'est le problème clé, et il est naturel qu'on insiste sur la liberté du commerce pour tous avec «le port franc sur la mer Adriatique»⁷ (lisez Trieste, port franc en 1719, et seul débouché maritime de l'empire des Habsbourg), sur les avantages réciproques qu'auront les marchands ottomans et ceux de l'Empire dans toutes les villes, à une époque déjà «où les capitaux d'une nation sont augmentés dans toutes les classes du peuple, quoiqu'avec quelque disproportion entr'elles...»⁸ Ajoutons cependant que ce sont ces mêmes compagnies et ces mêmes lois nouvelles, donc progressistes, quant au commerce libéralisé entre Turcs et Européens, qui ont mis fin à la puissance et à l'indépendance de la petite, mais fière république de Dubrovnik. Elle vivait précisément de ce rôle de médiateur et d'agent de transit commercial. La libéralisation d'une part et l'établissement de

⁴ Cf., *Allemagne*, vol. I, pp. 281—282, mais au total 47 demi-lignes. Curieuse aussi, l'attitude fort ouverte à l'égard des Allemands; «... et si l'on ajoute à cela qu'il y a des siècles que les Allemands ont les Français pour rivaux et pour voisins, on en saura plus sur le courage de ces peuples, que tout ce qu'on en pourra dire d'ailleurs».

⁵ Cf., *Compagnie*, vol. III, p. 740; c'est un article fort long qui s'étend sur plusieurs pages et traite essentiellement du commerce avec les pays d'outre-mer. Les illustrations, plus que probantes, de l'utilité publique d'installer de nouveaux commerces partout où il est rentable de le faire, exprimées en une suite de *si*, montrent toutes les chances perdues, car autrement, «les moyens de subsistance pour le peuple et les ressources des familles, eussent doublé en moins de dix ans». Et ce n'est pas tout, écoutez: «Ces détails ne seraient peut-être pas faits pour un dictionnaire ordinaire; mais le but de l'encyclopédie est d'instruire, et il est important de disculper le commerce des fautes de ceux qui l'ont entrepris». Quel bel et réel hommage au commerce, et que de chemin parcouru depuis les propos de Voltaire! Encore un détail curieux, on parle de la nécessité d'établir de «solides factoreries dans des villes moins connues», *factories* au lieu de *factoreries* (agences ou comptoirs commerciaux); est-ce seulement un lapsus ou un anglicisme fautif?

⁶ Cf., *Allemagne*, *ib.*

⁷ Cf., *ib.*

⁸ Cf., *Compagnie*, *ib.*

nouvelles agences, notamment françaises à Salonique, d'autre part, préparèrent la chute de Dubrovnik, bien avant sa prise par Napoléon en 1806.⁹ Mais revenons à l'*Allemagne*, article d'ailleurs qui devait nous dédommager de l'absence totale — ce n'est pas parce que l'*Encyclopédie* y sera mise à l'*Index* dès 1762! — du nom *Autriche* (il ne figure même pas dans le *Supplément* de 1776, ou est-ce pour cette même raison? et puis, où est l'ascendant de la puissante maison d'Autriche?) dans notre quête d'une identité nationale dissimulée, ou mieux, assujettie à des puissances et des autorités aussi différentes que les Habsbourg¹⁰ de la maison d'Autriche, les Hongrois, détenteurs de la couronne de Saint-Etienne, le sultan ottoman, ou Venise — maîtresse sérénissime de la mer Adriatique!

A propos de renvois, nous avons beaucoup apprécié celui au mot *Esclavon* ou langue esclavonne (au vol. 5, p. 953), lequel nous recommande de lire l'article *Langue*, fort beau, fort complet; nous y reviendrons avec beaucoup de plaisir. Or dans l'article *Esclavon*, on mentionne les «Sclaves anciens» («peuples de la Scythie européenne»), sans pour autant croire nécessaire de faire figurer, plus tard, à sa place, un article sur les «Sclaves». Il est vrai qu'au mot *Esclavon* il est clairement dit que les Slaves «vers l'année 518 quittèrent leur pays, ravagèrent la Grèce, fondèrent des royaumes dans la Pologne et la Moravie, et enfin s'établirent dans l'Illyrie, qui prit d'eux le nom de Sclavonia». Au vol. 14 (p. 800) au mot *Slave* on vous recommande simplement de voir *Mendole!* Savez-vous pourquoi? Mais parce que le grand peintre du *cinquecento* vénitien, de bonne souche slave, Andrea Schiavone (ou Andreus Sclavonus, dictus

⁹ Voir l'article de Vladimir Koščak «Posljednje razdoblje Dubrovačke republike» (La dernière période de la république de Dubrovnik), *Forum*, oct.—nov. 1976, Zagreb, pp. 675—676. L'auteur s'y réfère également à un ouvrage de N. G. Svoronos, *Le Commerce de Solonique au XVIIIe siècle*, Paris, 1956.

¹⁰ Pour les Habsbourg, maîtres incontestés de vastes territoires au coeur de l'Europe et qui, depuis 1711 tiennent toute la Hongrie sous une domination semi-coloniale, point de mot doux; à propos de leur château, Jaucourt déclare: «Je n'en parle que parce qu'il a donné son nom à Rodolphe, comte d'Habsbourg, seigneur suisse, fondateur d'une maison longtemps la plus florissante de l'Europe, et qui a été quelquefois sur le point d'avoir dans l'Empire la même puissance que Charlemagne». Et de conclure avec une longue citation tirée de l'*Histoire générale* de Voltaire et point du tout obligeante à l'égard de Rodolphe I^{er} de Habsbourg! Ce dernier avait été quelque temps, nous dit Voltaire, «grand maître-d'hôtel» du roi de Bohême, du puissant Ottocar (1253—1278), conquérant de la Silésie, de la Slovaquie de la Lusace, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. (D'après le *Robert 2*) Puis les temps changèrent, ce fut le tour de Rodolphe de les reconquérir toutes et celui d'Ottocar de le servir. Voltaire y vit certainement l'ironie de la providence qui, du jour au lendemain, fait et défait les fortunes.

Meldola) en notre langue Andrija Medulić, originaire de la région de Zadar (Zara — c'est la ville, sur notre sol actuel, qui a eu le plus bel article dans l'*Encyclopédie*, vol. 17, p. 693, à peine un peu plus court que celui consacré à Raguse; mais cette dernière est une ville-république, — tous deux de Jaucourt, bien entendu!) avait presque mérité sa place dans la grande *Encyclopédie*; presque seulement, arrivé là, au mot *Mendole*, on trouve seulement une description d'un poisson quelconque.

Revenons à l'*Esclavon*, langue qui «passe pour être, après l'arabe, la langue la plus répandue depuis la mer Adriatique jusqu'à la mer du Nord. (...) Cette langue est commune à un grand nombre de peuples différents, qui descendent tous des anciens Slaves; savoir les Polonais, les Moscovites, les Bulgares, les Carinthiens, les Bohémiens, les Hongrois, les Prussiens, les peuples de Souabe: cependant chacun de ces peuples a son dialecte particulier; et l'esclavon est seulement la langue mère de tous ces idiomes particuliers; comme du polonais, du russe, du hongrois, etc. . . »¹¹. Qu'on nous permette encore une citation de l'article *Langue*¹² d'autant plus que son auteur, en parlant de l'identité et des différences du génie des langues, cite les langues slaves parmi les premières et, curieusement, les langues italienne, espagnole et française parmi les secondes; elles «sont étrangères l'une à l'autre». Peut-être parce qu'il les connaît davantage que les premières? Mais écoutons le grammairien Beauzée: «Si elles en ont (cette identité quant au génie des langues, remarque G. V.) à cet égard, je consens alors que l'analogie des mots confirme la filiation de ces idiomes, et que l'un soit reconnu comme langue mère à l'égard de l'autre, ainsi qu'on le remarque dans la langue russe, dans la polonaise et dans l'illyrienne¹³ à l'égard de l'esclavonne dont il est sensible

¹¹ Cf., *Esclavon*, vol. 5, p. 943. L'article donne la référence à sa source, Chambers, mais il est signé (G.); c'est, d'après Proust (o. c., p. 523), la signature d'Edmé Mallet, docteur en théologie et connaisseur d'histoire ancienne, et moderne. D'autre part, il est évident que Mallet, historien renvoie à l'article du grammairien Beauzée.

¹² Cf., *Langue*, vol. 9, p. 236. L'article est signé B. E. R. M., c'est Beauzée, professeur à l'École royale militaire et l'auteur de la *Grammaire générale et raisonnée*, publiée en 1767. Cf., J. Proust, o. c., p. 67; voir aussi Sylvain Auroux, *L'Encyclopédie. «Grammaire» et «langue» au XVIIIe siècle*, Maison Mame, Tours, 1973.

¹³ Quant à «l'illyrienne» ou, suivant d'autres, «illyrique», c'était l'appellation habituelle du dialecte parlé en terres croates, slovènes, mais surtout en Dalmatie. Ainsi le jésuite et mathématicien célèbre Ruđer Bošković (1711—1787), originaire de Dubrovnik (devenu abbé Boscovich en 1773 contre 1500 francs) parle de sa langue comme étant la «langue illyrique». Il s'agit d'un endroit de la traduction parallèle en français, faite par l'abbé de Barruel, des *Eclipses* de Bošković, ou pour être plus précis, d'un poème placé en tête de l'oeuvre où l'ex-jésuite loue sa patrie d'adoption et parle de la modeste, mais réelle grandeur de son

qu'elles tirent leur origine». Maintes choses sont à relever; d'abord l'expansion considérable de «l'esclavonne» aux yeux de l'historien Mallet, mais expansion et filiation moindre aux yeux du grammairien Beauzée puisque le premier fait également entrer, dans cette grande famille, dépendant de la langue mère (l'expression se retrouve chez Beauzée et elle est reprise par Mallet), entre autres, le hongrois,¹⁴ lors que le second se contente d'y faire figurer «la russe», la polonaise et «l'illyrienne». Pour le hongrois, il y a évidemment erreur flagrante, mais, jusqu'aux travaux de R. Rask, F. Bopp et J. Grimm au 19^e siècle, elle était acceptable,¹⁵ et encore c'est l'historien qui parle. Pour ce qui est, toujours dans son article, des Prussiens, des peuples de Souabe, des Carinthiens, parlant l'esclavonne, il faut expliquer: il y avait encore à cette époque de fortes minorités slaves enclavées dans ces régions dont il ne reste que peu de traces, témoins, encore de nos jours, les Serbes de Lusace (en allemand, d'abord Lausnitz, puis Lausitz). Il est curieux de voir que dans l'*Encyclopédie* on rapporte le terme *Trigla* (vol. 16, p. 639), appartenant à la mythologie, «femme à trois têtes, que les anciens habitants de la Lusace adoraient». Jaucourt, encore une fois, en est l'auteur; inutile de dire que *Trigla* vient de *Triglav* — trois têtes, en langue slave... Quand on songe aux difficultés que rencontrent maintenant les groupes ethniques slaves en Carinthie, il serait peut-être approprié de relire l'*Encyclopédie* de Diderot.

Un nom, un seul nom revient à l'esprit, c'est celui de Louis, chevalier de Jaucourt (1704—1779), érudit français, comme est modestement décrit dans le *Robert 2*, l'infatigable collaborateur de Diderot qui supplée au dernier moment, et même avant, des collaborateurs, non pas défailants, mais nous dirions, inexistants. Sans Jaucourt, qui était devenu, par la force des choses,

pays natal et de ses hommes de bien. Voir l'ouvrage monumental en deux volumes de Željko Marković, intitulé *Ruđe Bošković*, Zagreb, 1969, vol. 2, pp. 886—889. Sur l'Illyrie, les *Dalmates*, notions de géographie ancienne, il sera question plus tard.

¹⁴ Cf., *Hongrie*, vol. 8, p. 285; l'article est de Jaucourt. Ici également, il est dit avec assurance: «La langue hongroise est un dialecte de l'esclavonne, et par conséquent elle a quelque rapport avec les langues de Bohême, de Pologne et de Russie». Voir cependant plus loin, p. 431, note 22.

¹⁵ Dejà auparavant, des linguistes et savants hongrois, notamment J. Sajnovics en 1770 et puis S. Gyarmathi en 1799 (devancés d'ailleurs par d'autres voyageurs et érudits aux 16^e et 17^e siècles qui s'étaient rendus compte des ressemblances lexicales et autres, entre le hongrois et le finnois), démontrent la parenté entre ces deux langues. Sajnovics est un véritable précurseur de la linguistique comparée et historique. Pour toutes ces données nous sommes redevable à notre collègue et ami, le professeur August Kovačec, et nous l'en remercions vivement.

un excellent connaisseur de l'histoire et de la géographie de cette région du sud-est européen qui nous concerne, nous n'aurions peut-être même pas figuré dans l'*Encyclopédie*, nous, et tant d'autres, à savoir les Turcs, les Russes, les Hongrois et, qui sais-je encore. Du chevalier sans pur de l'inconnu lointain, nous avons encore de longs articles sur *Vienne*, *Trieste*, *Venise*, *Zara*, *Raguse*, *l'Illyrie* (géographie ancienne), puis de brèves notes sur *Zagrab*, *la Serbie*, les *Serviens*, *l'Herzégovine*, etc. Nous lui savons gré d'avoir bien voulu s'occuper de ces contrées, bien moins intéressantes, bien moins connues en un certain sens, que l'Extrême Orient, les lointaines Amériques et l'Afrique ou l'île de Bornéo, par exemple, si exhaustivement, si complaisamment décrite, dont la ville est «bâtie sur un marais, sur pilotis comme Venise».¹⁶

Nous ne lui en voudrions pas de certaines petites inadver-tances, tel par exemple, le cas où il mentionne, comme source d'information un seul ouvrage très probablement, sous deux titres différents. Au volume 15 (p. 522), Jaucourt cite le *Voyage de Dalmatie* de Whéler (Sir George Wheler, 1650—1724) en parlant de *Stiri*, montagne de la Turquie européenne, alors qu'au volume 16 (p. 536) il cite M. Wheler et son *Voyage de l'Anatolie*, à propos de *Tralles*, *Trallis*, ville d'Asie mineure. Il s'agit du *Voyage de Dalmatie*, *Grèce*, *Levant*, avec descriptions de villes, rivières, etc, traduit de l'anglais, 2 vol.; Amsterdam, 1689.

Nous ne lui en voulons pas, non plus, de n'avoir pas fait un article sur les Slaves; car qui d'autre, sinon lui, aurait pu le faire?, d'autant plus qu'il parle des Sclaves ou Slaves (déjà sans c!) dans l'article *Hérules*, ce peuple germanique (aidé, semble-t-il, d'après Jaucourt, des tribus slaves) qui mit fin à l'Empire d'occident en 476 (vol. 8, p. 187). Pourrait-on, enfin lui reprocher d'avoir confondu — avant et après tant d'autres — Raguse (Dubrovnik) et Ragusa en Sicile, et ceci pour avoir ajouté un second Ragusain digne d'être mentionné dans son article *Raguse*? Le premier était Don Anselme Banduri, réellement originaire de Dubrovnik, alors que le second était Jean-Baptiste Hodierna, originaire de l'autre Raguse. Don Anselme, devenu plus tard, membre de l'Académie des Inscriptions et mort à Paris en 1743, avait, sans nulle doute, avec ses multiples travaux de byzantologie et de numismatique «fait honneur à Raguse sa patrie». Est-il nécessaire de dire que Jaucourt puisse dans *De l'Esprit des lois* de Montesquieu (qu'il consulte com-

¹⁶ Cf., *Bornéo*, vol. 2, p. 336. Mais pour le Bornéo, bien entendu, il y avait déjà tant de sources auxquelles on pouvait puiser, notamment les *Mémoires de Trévoux* et le *Journal des Savants*, pour ne pas aller plus loin.

me source directe, et dont il reprend les formules lorsqu'il décrit la forme particulière d'administration à Dubrovnik, où le «chef de la république», le recteur, «change tous les mois», et «les autres officiers toutes les semaines»? Nous nous permettrons encore une description géographique, une analogie s'imposait au lecteur: «La ville ou bourg de Stagno, ainsi que les îles Méléda, Augusta et Cazola, dépendent de l'état de *Raguse*, en sorte que son domaine consiste (dans le petit comme dans le grand comme celui de la république de Venise) en terre ferme et en îles». ¹⁷

Mais laissons les données, venons-en au ton, à l'attitude, à la «philosophie» de l'auteur. Il faut dire que le chevalier de Jaucourt témoigne d'une certaine sympathie pour les peuples opprimés, d'un considérable respect pour les grandes puissances (telles la Turquie, la Russie également) et de nettement moins de déférence pour la Hongrie. Quant à l'Autriche, on s'en souvient, elle ne figure pas, si ce n'est sous le chapitre des Habsbourg, mais alors Jaucourt se rattrape avec la description de la ville de Vienne, ¹⁸ notamment en sa période point trop brillante, pendant le siège des Turcs. Des illustrations, sinon des preuves pour ces affirmations quelque peu apodictiques, abondent dans ces textes, choisis un peu au hasard d'une lecture centrée sur notre sol et sur les possibles échos de son identité spirituelle malheureusement déchiquetée et pratiquement abolie.

Il y a sympathie, voire appréciation dans le ton du chevalier de Jaucourt lorsqu'il décrit la *Servie* (Serbie) et les *Serviens*

¹⁷ Nous n'entrerons pas, bien entendu dans l'exactitude des données, car les terres de la République, par exemple, comptent à l'époque bien d'autres territoires que le bourg de Ston et ses environs immédiats, et bien d'autres îles que celles de Mljet (Méléda), Lastovo (Augusta) et Korčula (Cazola), mais, reprenant le mot de Jaucourt «tout le monde sait que Raguse est une très petite république, située sur les côtes de la mer Adriatique», nous laisserons pour le moment l'épineuse question des sources et de l'exactitude.

¹⁸ Il nous semble même, ou est-ce une impression fautive, que le très long article — faussement attribué à Diderot par Assézat (Cf., A. T., XIII, pp. 437—476), serait-il de Jaucourt? on peut aussi penser à l'abbé Sallier — sur les *Bibliothèques* qui contient d'élogieuses descriptions de maintes collections en Europe et dans le monde, recèle un rien de retenue quant à la bibliothèque impériale de Vienne et les richesses qui y sont contenues. Aussi est-ce peut-être la raison pour laquelle le chevalier de Jaucourt crut bon de remédier à l'injustice en faisant paraître dans le *Supplément* de 1776 (au volume 17, parmi les articles omis), à côté d'autres détails, une note supplémentaire sur la dite bibliothèque. L'article est signé (D. J.) et il contient des données plus complètes sur Pierre Lambecius et sur son grand catalogue de la bibliothèque — ouvrage de 8 volumes in-folio, 1665—1679. Ou encore, fallait-il se rétracter un peu pour avoir dit que les figures des manuscrits qui y étaient reproduites n'étaient «pas fort intéressantes»?

(Serbes, vol. 15, p. 122) naguère victorieux, dans leurs exploits guerriers car «ils ont pénétré autrefois dans la Lusace et dans la Misnie,¹⁹ et firent des entreprises jusque dans la Thracie». Mais, continue Jaucourt, «ils furent battus par Amurat premier, sultan des Turcs, l'an 767 de l'hégire». Il s'agit comme on peut le savoir de la terrible bataille de Kossovo où fut défaite l'armée serbe en 1389, ce qui correspond bien à 767 + 622, date de l'hégire, c'est-à-dire première date de la chronologie musulmane. Ainsi dans l'article *Serviens* (ou *Rasciens*), dans la note sur la *Servie* — province de la Turquie européenne, Jaucourt reprend ce même fait historique avec plus de détails. «Le dernier (il s'agit de 'despotes' serbes, dont 'quelques-uns ont dépendu des rois de Hongrie', éclaircissement G. V.) eut le malheur d'être pris dans une bataille où son armée fut taillée en pièces par Amurat premier dans le quatorzième siècle: alors la Servie tomba sous la puissance des Turcs». Jaucourt insiste sur son courage continu et sur sa misère actuelle: «cependant Bellegrade, la capitale, ne devint leur conquête que sous Soliman II qui s'en rendit maître en 1521. Toute la Servie est aujourd'hui dépeuplée sans culture et sans argent. On y compte à peine un millier de chrétiens, sous un archevêque latin que les Turcs tolèrent». Ceci pour les Serbes; et les Turcs, comment sont-ils vus dans le très long article consacré à ce peuple guerrier et victorieux?

C'est Jaucourt, une fois de plus, qui parle de ce «vaste empire, un des plus grands de l'univers, qui s'étend en Europe, en Asie et en Afrique». A première vue, Jaucourt est admiratif, un aussi vaste empire mérite du respect, mais il veut également redresser l'image que se font des Turcs les chrétiens, comptant pour rien leur civilisation, leurs connaissances dans le monde des sciences. Jaucourt est un de ceux qui essaient de comprendre les us et coutumes des autres, faisant appel au tempérament, au climat et refusant d'appliquer les mêmes critères de jugement pour chaque peuple. Objectif, peut-être; mais surtout plein de compréhension; ainsi: «Les chrétiens ont tort de les accuser (il s'agit des Turcs, remarque G. V.) de ne savoir pas lire et d'entendre à peine l'alcoran, puisqu'ils n'ont tant d'écoles publiques que pour l'instruction. Ils n'ont point chez eux de savants qui ne sachent à fond le turc, le persan et l'arabe. Ils s'appliquent beaucoup à la médecine, à la géométrie et à la morale. S'ils font publier peu d'ouvrages, c'est pour ne point empêcher leurs copistes qui sont en très grand nombre de gagner leur vie». Ce dernier trait permet à Jaucourt de montrer que les Turcs tiennent quelquefois compte de leur population et de ses besoins, même de ses droits. Il ira jusqu'à parler de «bra-

¹⁹ Misnie ou Meissen en allemand, province d'Allemagne.

ves soldats» qu'il faut dispenser «de certains emplois désagréables», et de l'intelligence qu'ont les Turcs de «conserver l'usage d'avoir ces troupes infidèles (il s'agit de troupes créées sur place avec des chrétiens même, faute d'autres sujets, éclaircissement G. V.) hors de leur pays sous les yeux d'une armée lorsque la Porte est en guerre avec les puissance chrétiennes». Là Jaucourt parle le langage des Turcs et pense comme eux, mais quelques lignes plus loin, il commence l'énumération d'horribles vérités sur ce despotisme où du jour au lendemain, ce n'est plus le sultan qui fait étrangler, mais lui-même qui a droit à son tour à ce traitement. «Venons à d'autres détails» dit Jaucourt, et de décrire les lois sévères et arbitraires à souhait où juges et oppresseurs²⁰ font un, et où le plaideur, le marchand n'a rien à chercher en justice, de décrire l'oppression des peuples et leur asservissement à une autorité incompréhensible, ainsi: «Le bacha d'abord éclairci, fait distribuer, à sa fantaisie, des coups de bâton sur la plante des pieds des plaideurs et les renvoie chez eux. Ce n'est pas là la formalité de justice qui convient aux états modérés, où l'on ne peut ôter l'honneur et les biens à aucun citoyen, qu'après l'examen le plus long et le plus réfléchi».

Jaucourt ferait ainsi nettement comprendre aux lecteurs qu'il y a despotisme et despotisme, et que celui qu'ils subissent n'est pas le pire; il reprocherait aux Turcs leur fatalisme et leur inactivité. Il est curieux de noter qu'il établit une nette différence entre Turcs asiatiques et Turcs européens — l'influence du climat! —; il reconnaît à ces derniers des qualités: «Les Turcs sont dans le fond plus portés au repos qu'à l'activité; cependant ce naturel fait plus ou moins d'impression sur eux à mesure qu'ils habitent sous différents climats. Les Turcs asiatiques aiment beaucoup leur tranquillité; au contraire, ceux de l'Albanie et de quelques autres parties de l'Illyrie, trouvent une vie active et laborieuse plus à leur goût. Ceux de Constantinople languissent dans une molle oisiveté, suivant l'usage des capitales; les fatigues et les travaux sont pour les esclaves, et pour les gens réduits à une extrême pauvreté, comme sont les pay-

²⁰ Cf. *Turquie*, vol. 16, p. 756; le parallélisme est indicatif: «C'est qu'en Europe le marchand a des juges qui peuvent le garantir de l'oppression; en Turquie les juges seraient eux-mêmes les oppresseurs». Il y a dans notre langue un beau proverbe qui traduit exactement cet esprit: «Kadija tuži, kadija sudi», ou en français: «Le cadî accuse, le cadî juge!».

²¹ Jaucourt écrit *raja*, ainsi que nous l'écrivons; à cause de la prononciation le Robert écrit *raïa* ou *raya*. Ce «terme de mépris dont les Turcs se servaient pour désigner leurs sujets non musulmans» signifierait en turc, d'après le Robert, troupeau. Jaucourt dit que le terme signifie sujet, et il a davantage raison. *Raja* signifie et troupeau et sujet; troupeau dans le sens péjoratif de menu peuple exploité, mais à partir

sans grecs et arméniens». Il n'y a pas de doute, ce sont les sujets chrétiens, la *raja*²¹ — Jaucourt emploie ce terme — de la Turquie européenne qui subissent toutes les duretés et qui, en grande partie, contribuent à la richesse de l'Empire.

Et nous pourrions continuer à dénombrer les nuances dans les textes: il faudrait constater que même les articles de pure documentation sont souvent bien davantage que simplement «pour la façade» et que des notes aussi anonymes et aussi neutres que celle sur la *Croatie* (vol. 4, p. 497) contiennent un jugement critique à l'égard des puissants. Voyez les couches de domination et d'oppression latentes: «*Croatie*, pays de Hongrie borné par l'Esclavonie, la Bosnie, la Dalmatie, le golfe de Venise et la Carniole. Il est presque entièrement sous la domination de la maison d'Autriche; le gouverneur qu'elle y établit se nomme le ban de Croatie. Ce pays est fort exposé aux invasions des Turcs». Et Zagreb, c'est «*Zagrab* ou *Zagabria*, par les Allemands *Agram*,²² ville de la basse Hongrie, dans l'Esclavonie, sur la rive gauche de la Save, capitale d'un comté du même nom. . .».

Il n'y a, malheureusement, pas d'explication pour Esclavonie dans l'*Encyclopédie*; mais il y a une différence dans le statut de dépendance à l'égard de la Hongrie, à la fin du 17^e et au début du 18^e siècle, entre la Croatie et l'Esclavonie (aujourd'hui Slavonie). Cette dernière ne pouvait pas, en raison du territoire entrecoupé par une zone militaire protectrice contre les Turcs (*Vojna Krajina*) s'unir à la Croatie et à la Dalmatie, union qui s'était réalisée au 15^e et au 16^e siècles (*Regnum Dalmatiae, Croatiae et Sclavoniae*). A l'article *Hongrie*, il est clairement montré que la Slavonie jouit indépendance relative ou mieux, d'une dépendance plus directe par rapport à la métropole hon-

du 18^e siècle il désigne tout sujet chrétien, sans pour autant perdre la connotation dépréciative. Jaucourt suit donc de près les changements de nuances; où trouve-t-il ses informations? Autant dire que tout reste encore à faire.

²² Jaucourt, dans un long article sur la *Hongrie* (vol. 8, pp. 284—286), explique que presque toutes les villes de Hongrie ont deux noms, l'un hongrois, l'autre allemand», fait à ne pas ignorer par «les étrangers qui se mêlent de faire des cartes géographiques de ce pays-là». Un peu plus haut, dans le texte ci-dessus, le lecteur de Jaucourt avait déjà appris que «la langue hongroise est un dialecte de l'esclavonne, par conséquent elle a quelque rapport avec les langues de Bohême, de Pologne et de Russie». Et il continue: «La langue latine est aussi familière aux Hongrois». Le latin est considérablement répandu à cette époque, voire déjà avant, notamment parmi les féodaux croates, car une tactique subtile, reconnue efficace par les Hongrois, voulait que pour dépouiller les féodaux rivaux de leur identité nationale, le mieux était de les latiniser d'abord, de les germaniser ensuite et enfin de les assimiler aux Hongrois à la fin (*Miroslav Krleža*). Quant à la langue hongroise, dialecte de l'esclavonne, savons-nous sûrement de quelle langue Jaucourt parle? Du croate, du slovène ou du hongrois?

groise, Bratislava (Presbourg en français ou, en croate, Požun) «c'est la capitale de la Hongrie habsbourgeoise après la prise de Buda par les Turcs en 1514», Robert 2). Ainsi: «Le royaume d'Hongrie (*sic*) en Europe... renferme la Hongrie propre, la Transylvanie et l'Esclavonie. — La Hongrie se divise en haute et basse; la haute contient 24 comtés, la basse 14, et l'Esclavonie 7». ²³ A partir de 1751 les représentants des comtés de la Slavonie siègent de pleins droits aux assemblées de Bratislava, comme tout autre comté hongrois; en même temps ils ont leurs représentants dans le *sabor* de Croatie, car la Slavonie reconnaît aussi son unité avec la Croatie.

L'Esclavonie, du mot latin *Sclavonia*, utilisé au Moyen Age pour un territoire beaucoup plus vaste signifiâtit terres slaves (esclavonnes) et, le plus souvent, terres slaves de la péninsule balkanique. Puis la signification du terme Slavonie se rétrécit, devient l'appellation d'une partie de la Croatie, mais plus les Turcs pénètrent dans la péninsule et plus le terme Croatie englobe des territoires naguère appelés Slavonie. Mais un flottement terminologique persiste, et encore au début du 18^e siècle, la ville de Zagreb (capitale de la Croatie), dans certains documents, fait partie de la Slavonie supérieure. C'est pourquoi Jaucourt place le comté et la ville de Zagreb *dans* l'Esclavonie; et si à la lecture rapide on se sent gêné par cette «faute», il suffit de savoir un peu mieux son histoire nationale; elle est complexe et pleine de tristes ironies. La Croatie, nous dit-on dans l'article anonyme est gouvernée par le ban de Croatie, choisi par la maison d'Autriche; tout au long du 18^e siècle les bans croates, à une exception près, sont des Hongrois.

Mais délaissions ces complexes destinées, et admirons Jaucourt qui, troublé par cette immense et douloureuse variété qui ressort de l'article *Hongrie*, établit des parallèles avec le gouvernement de la Pologne²⁴ où les nobles jouissent du privilège

²³ De même que pour l'Illyrie et la Dalmatie, l'Esclavonie pareillement acquiert plusieurs sens, suivant qu'elle s'emploie comme terme de géographie moderne ou de géographie ancienne — c'est l'opposition respectée par Jaucourt, à côté de tant d'autres, dans ses nombreux articles. Alors que pour l'Illyrie, que Jaucourt traite amplement au vol. 8 (pp. 557—558), il n'y a pratiquement pas de dilemme puisque le terme est désuet, pour les autres désignations géographiques et historiques, les choses se compliquent un peu. A côté des *Dalmates* (vol. 4, p. 614), «peuples originaires de l'Illyrie», dont les territoires étaient considérables, il y a la *Dalmatie* nouvelle, beaucoup plus réduite, mais dont les limites sont plus ou moins précisées et précises (Dalmatie vénitienne, regusienne et turque), pour l'Esclavonie, ni ancienne, ni nouvelle, il n'y a rien.

²⁴ Curieusement, lorsqu'il (c'est Jaucourt de nouveau l'auteur de l'article *Russie*, vol. 14, pp. 442—445) décrit le gouvernement en Russie, il dit qu'«il ressemblait à celui des Turcs»; mais un éloge de Pierre le Grand y figure, bien entendu, bien en tête de l'article. De nouveau,

«d'être impunis et de disposer de leurs serfs». Une «populace esclave», une infanterie constituée d'«un amas de paysans sans ordre, qui combattaient dans les temps qui suit les semailles jusqu'à celui de la moisson». Puis les guerres civiles, un pays dépeuplé, pauvre, attaqué à la fois par les armées turques et allemandes. Jaucourt, à bout de souffle, cite Voltaire: «En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or et d'argent, et les vrais trésors, des blés et des vins; en vain elle y forma des hommes robustes, bien faits, spirituels! on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitants s'ensevelissaient avec leurs grains et leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés, dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs et aux Allemands» (pp. 285—286).

Mais il semble que Jaucourt continue sur ce même ton, emprunté il est vrai, mais sincère, ton de juste indignation devant l'absurdité et les misères de la guerre. Dans l'article *Hongrie*, il parle du siège de Vienne en 1683; au mot *Vienne* (vol. 18, pp. 262—263), on dirait qu'il se venge un peu de toutes ces horreurs qu'il a dû décrire et expliquer. L'image qu'il offre de la ville n'est point flatteuse et le ton recèle une dose d'irrévérence; Vienne «peut en quelque façon être regardée comme la capitale de l'Allemagne, car elle est depuis longtemps la résidence ordinaire des empereurs; cependant elle n'en est pas plus belle; toute environnée de murailles, de bastions et de fossés, elle n'a point l'agrément de ces villes. . . (. . .) Le palais impérial est un des plus communs, et rien n'y représente la majesté du maître qui l'habite; il n'a pour tout jardin qu'un petit enclos sous les fenêtres du salon de l'impératrice, où l'on plante quelques fleurs, et on tient un peu de verdure; les appartements en sont bas et étroits, les plafonds couverts de toiles peintes, les planchers d'ais de sapin; enfin le tout est aussi simple que s'il avait été bâti pour de pauvres moines». Et de continuer à critiquer les édifices publics et religieux, la largeur insuffisante des rues, en plus malpropres, sa population cosmopolite, l'absence de toute hygiène «l'air est assez malsain»; «les ordures que la police ne fait point enlever») et la présence insistante des jésuites partout. A propos de l'université «... l'édifice particulier des écoles est misérable, et d'ailleurs ce sont les jésuites qui occupent presque toutes les chaires».

Voltaire y est cité d'autorité; mais lorsque Voltaire dit 24 millions d'habitants, Jaucourt dit 12 millions, pas plus, car il y a eu, explique ce dernier, beaucoup de petite vérole.

Curieusement, lorsqu'on lit ailleurs l'histoire de la ville de Vienne de cette époque, on ne parle que d'embellissements (notamment de la Hofburg), de renouvellements architecturaux pour cette même période qui est celle d'une prospérité relative due à la sécurité chèrement acquise après le lever du siège de la ville en 1683, lorsque les Turcs furent définitivement repoussés. Les descriptions du siège sont, par moment grotesques, volontairement effroyables; Jaucourt dit avoir relaté «l'histoire abrégée du siège d'après M. l'abbé Coyer; ainsi «... on coucha la première nuit dans un bois où l'impératrice, dans une grossesse avancée, apprit qu'on pouvait reposer sur de la paille à cause de la terreur. Dans les horreurs de cette nuit on apercevait la flamme qui consumait la basse Hongrie, et s'avançait vers l'Autriche». Passons sur cette leçon de modestie à l'intention de la femme de «Léopold, le plus puissant empereur depuis Charles Quint», nous retombons sur cette basse Hongrie en flammes.

A peine quelque dix ans auparavant un groupe de féodaux hongrois et croates voulurent tenir tête à Vienne et, comme l'explique Jaucourt dans l'article *Hongrie*, «défendre leurs libertés contre cet empereur (Léopold, remarque G. V.) qui ne connut que les droits de sa couronne; il s'en fallut peu que le sang des seigneurs hongrois répandu à Vienne par les mains des bourreaux, ne coûtât Vienne et l'Autriche à Léopold...». Jaucourt reprend cette même image dans l'article *Vienne*; «l'empereur... payait bien cher ses violences contre la Hongrie, et le sang de ses seigneurs qu'il avait répandu». Parmi ces seigneurs honteusement exécutés en 1671, il y avait deux princes croates, dont l'un, Fran Krsto Frankopan, (1643—1671) avait, parmi d'autres textes, laissé dans sa prison, une ébauche de traduction en langue slovène de *George Dandin*, comédie de Molière parue en 1668. Le conflit social est adroitement localisé en terre slovène. Les puissants seigneurs Frankopan possédaient des terres un peu partout. Le riche paysan est slovène, son beau-père est d'origine allemande, l'amant de sa femme est un noble croate... Dandin, les Sotenville, Clitandre à la mode nouvelle, encore plus cruelle, plus tragique.

Mais il est temps de conclure: laissons, pour une autre occasion, les problèmes épineux de religions professées dans ces terres, les *Bogomiles*, hérésie extrêmement répandue, proches des *Bulgares*, des *Cathares*, des *Albiges*; laissons les deux articles sur l'*Herzégovine* — l'un au vol. 8, de la plume de Jaucourt, l'autre, sous l'appellation *Arcegovina* dans le *Supplément* (vol. I, signé C. A.), et maintes autres contrées, villes ou coutumes particulières: elles méritent attention.

Si, au début de l'étude, nous croyions pouvoir accepter que l'Europe était, à l'époque où vivait Jaucourt, une grande république, et que Voltaire avait raison de s'écrier que décrire la chute d'un barbare, pour rappeler la montée d'un autre, n'avait aucun sens, après ces quelques éclaircissements nous voyons qu'il y a, certes, beaucoup à dire, d'une part sur une autre Europe, écartelée et despotique, et d'autre part, qu'il y a beaucoup de sujets de réflexion dans «la philosophie ferme et hardie» du chevalier de Jaucourt, un des rares philosophes qui aient réellement voulu jeter un pont entre deux mondes si proches et, cependant, mutuellement si étrangers.

